

Études littéraires africaines

Perspectives littéraires des « petites patries » et de leurs archives

Alice Chaudemanche



Numéro 48, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1068438ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1068438ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Chaudemanche, A. (2019). Perspectives littéraires des « petites patries » et de leurs archives. *Études littéraires africaines*, (48), 165–169.
<https://doi.org/10.7202/1068438ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

À propos des *Hussards noirs de la colonie*¹

Perspectives littéraires des « petites patries » et de leurs archives

Alors que se préparait le colloque de l'APELA consacré aux « Archives matérielles, traces mémorielles et littératures des Afriques »², Céline Labrune-Badiane et Étienne Smith livraient avec *Les Hussards noirs de la colonie* un remarquable travail sur les archives des écrits des instituteurs africains en A.O.F., qu'ils recensent et interprètent à la lumière de l'évolution de la politique scolaire. Leur objectif d'écrire une histoire des productions des lettrés africains qui ne soit pas limitée « à l'histoire de leurs engagements politiques et militants, ni à une histoire littéraire » (p. 39) implique d'adopter un nouvel angle de vue sur l'histoire intellectuelle de l'Afrique. Le résultat, à la hauteur de l'envergure du projet, est un ouvrage qui documente rigoureusement l'environnement institutionnel, intellectuel et culturel dans lequel ces écrits ont été produits puis reçus. Dans ce dispositif, l'histoire littéraire se trouve effectivement mise en perspective. Cette approche renouvelle certains débats et ouvre des pistes qui permettent d'imaginer de fructueux prolongements pour la recherche sur les littératures africaines.

« Notre littérature nouvelle est une littérature d'instituteurs et elle est plus scientifique en un sens que littéraire »³. La citation, placée en exergue de l'introduction à l'ouvrage, formule une opposition entre science et littérature qui a structuré la recherche sur les débuts de la littérature africaine francophone, notamment à travers la question des rapports que la « littérature indigène » entretient avec l'ethnographie⁴. L'une des réussites des *Hussards noirs de la*

¹ LABRUNE-BADIANE (Céline), SMITH (Étienne), *Les Hussards noirs de la colonie. Instituteurs africains et « petites patries » en AOF (1913-1960)*. Paris : Karthala, coll. Recherches internationales, 2018, 706 p.

² Colloque annuel de l'APELA, organisé par l'EA 4235 CIELAM (Aix Marseille Université), en partenariat avec l'IMAf (UMR 8171 – Institut des mondes africains), LAM (UMR 5115 – Les Afriques dans le monde) et les Archives nationales d'outre-mer (ANOM), Aix-en-Provence, 25-27 sept. 2019.

³ SENGHOR (Léopold Sédar), *Les Plus Beaux Écrits de l'Union française et du Maghreb*. Paris : La Colombe, 1947, 455 p. ; p. 233.

⁴ Voir RIESZ (János), « From ethnography to the African novel : the example of Douguicimi (1938) », *Research in African Literatures*, vol. 35, n°4, 2004 ; ID., *De la littérature coloniale à la littérature africaine : prétextes, contextes, intertextes*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2007, 421 p. ; DEBAENE (Vincent), « Les écrivains contre l'ethnologie ? Ethnographie, ethnologie et littérature d'Afrique et des Antilles, 1921-1948 », *Romanic Review*, vol. 104, n°3-4, 2013, p. 353-374 ; ID.,

colonie est de convoquer l'ensemble des études produites sur le sujet dans une synthèse qui parvient à restituer les multiples dimensions de ces écrits ambigus. C. Labrune-Badiane et É. Smith montrent par exemple que le « théâtre de Ponty » a pu être envisagé comme un « spectacle pro-colonial » ou la « prémisse du nationalisme culturel »⁵, en d'autres termes une réinvention du folklore sous tutelle coloniale ou un moment charnière de l'histoire du théâtre en Afrique de l'Ouest francophone. Toutefois, ils ne se contentent pas de situer leur objet par rapport aux nombreuses lectures qu'il a suscitées. En s'appuyant solidement sur leur connaissance approfondie des archives, ils discutent certains points de vue, quitte à relancer le débat. À propos des « cahiers Ponty », ils nuancent par exemple les conclusions de Tobias Warner⁶ qui voit dans ces devoirs scolaires les traces d'une écriture littéraire de soi :

il s'est intéressé principalement à un type spécifique de sujets donné aux Pontins (« Le Noir évolué », « la famille », « l'enfance » ou « l'éducation traditionnelle ») qui appellent plus que les autres sujets des témoignages personnels des auteurs. De nombreux autres textes sont des études ethnographiques sobres et impersonnelles, et il n'est pas possible, pour l'ensemble des mémoires de fin d'études, de réduire les développements proprement ethnographiques à un simple prétexte ou toile de fond d'une mise en scène des trajectoires personnelles (romancée ou non) des auteurs (p. 288-289).

Le commentaire a suscité une réaction de Tobias Warner dans son dernier ouvrage :

It would flatten a constitutive tension of the Ponty archive to read the notebooks as literature or creative writing in any kind of transparent

« La "littérature indigène d'expression française" : une histoire pré-postcoloniale », in : DEBAENE (V.), JEANNELLE (Jean-Louis), MACÉ (Marielle), MURAT (Michel), dir., *L'Histoire littéraire des écrivains*. Paris : PUPS, coll. Lettres françaises, 2013, 367 p. ; p. 279-304 ; WARNER (Tobias), « Para-literary ethnography and colonial self-writing : the student notebooks of the William Ponty School », *Research in African Literatures*, vol. 47, n°1, 2016, p. 1-20.

⁵ « Le théâtre de Ponty : "spectacle procolonial" ou "prémisse du nationalisme culturel" ? » est le titre donné à une sous-partie de l'ouvrage (p. 508-514). Les citations sont issues de : JÉZÉQUEL (Jean-Hervé), « Le théâtre des instituteurs africains en AOF : pratique socio-culturelle et vecteur de cristallisation des nouvelles identités », in : GOERG (Odile), dir., *Fêtes urbaines en Afrique. Espaces, identités et pouvoirs*. Paris : Karthala, coll. Hommes et sociétés, 1999, 346 p. ; p. 181-200.

⁶ WARNER (T.), « Para-literary ethnography and colonial self-writing... », *art. cit.*

*way. My point remains that our existing categories of thought – literature, history, ethnography – are simply not capacious enough to capture the epistemological friction at work in these compositions*⁷.

Cette discussion, d'un domaine géographique et disciplinaire à l'autre, témoigne bien de la vivacité des « frictions épistémologiques » et des tensions qu'elles obligent à penser.

Par cette constante attention portée aux contextes socioculturels, aux rapports de pouvoir et aux échanges disciplinaires, l'ouvrage s'inscrit pleinement dans les nouvelles approches des usages de l'écrit, dont Éloi Ficquet et Aïssatou Mboy-Mbodj soulignaient en 2009 l'apport pour les « humanités africaines »⁸. La notion de « petites patries » se prête particulièrement à cette approche dynamique. C. Labrune-Badiane et É. Smith reviennent sur sa construction, retracent l'histoire de son adaptation dans la politique scolaire en A.O.F. et soulignent l'impact que l'idéologie qui la sous-tend a eu sur la production littéraire. Les pages sur Mariama Bâ et Ousmane Socé Diop révèlent comment, d'élément de la rhétorique scolaire, les « petites patries » sont devenues un motif littéraire. La pertinence de ces analyses incite à les prolonger en se demandant, par exemple, quelle a été la postérité des « petites patries » dans la représentation littéraire de l'environnement local, ou ce que la notion de « terroir » – qui a fait l'objet d'un colloque à l'Université de Nouakchott Al Aasriya en Mauritanie⁹ – a de commun avec elle. L'exploration de ces pistes ferait sans doute ressortir certaines jonctions entre littérature en français et littérature en langues africaines. En effet, cette dernière s'est également en partie construite, bien que dans une tout autre configuration historique et idéologique, en relation étroite avec des objectifs didactiques et des projets pédago-

⁷ WARNER (T.), *The Tongue-Tied Imagination : Decolonizing Literary Modernity in Senegal*. New York : Fordham University Press, 2019, 320 p. ; p. 266. « Lire les cahiers de Ponty simplement comme de la littérature ou de l'écriture d'invention reviendrait à faire disparaître la tension constitutive de ces archives. Je reste convaincu que les catégories existantes – littérature, histoire, ethnographie – sont tout simplement trop étroites pour saisir la friction épistémologique à l'œuvre dans ces textes. »

⁸ FICQUET (Éloi), MBOY-MBODJ (Aïssatou), « Cultures de l'écrit en Afrique. Anciens débats, nouveaux objets », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, (Éditions de l'EHESS), vol. 4, 2009, p. 751-764.

⁹ « Littératures africaines et écritures du terroir », colloque international organisé par le Groupe de Recherches en Littératures Africaines (GRELAF) de l'Université de Nouakchott Al Aasriya et le Collège de Littérature Africaine de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, les 23 et 24 avr. 2019 à l'Université de Nouakchott Al Aasriya.

riques, et nombre de ses auteur·e·s appartiennent au corps enseignant¹⁰. Ces quelques pistes invitent ainsi à continuer d'éplucher les archives africaines...

Dans *Les Hussards noirs de la colonie*, le travail d'archive est la conséquence directe du parti pris théorique d'écrire l'histoire « depuis l'A.O.F. », à partir de ses sources. Il s'agit là d'une proposition scientifique forte, qui entre en résonance avec d'autres travaux récents, notamment en sociologie de la littérature, qui ont montré l'intérêt non négligeable de se confronter aux archives pour documenter l'histoire des littératures africaines. L'étude systématique du *Bulletin de l'Enseignement de l'AOF* (devenu *L'Éducation africaine* en 1934)¹¹ par C. Labrune-Badiane et É. Smith nous renseigne sur les premières publications d'auteurs comme Abdoulaye Sadj, dont ils montrent comment le manuscrit initialement intitulé « Sédhiou, vieille capitale » a vu son titre modifié par l'équipe éditoriale pour devenir « Sédhiou, capitale morte »¹². Suivant la même méthode, il y aurait certainement beaucoup à apprendre en remontant le fil des publications postérieures des « hussards noirs » dans d'autres périodiques que le *BEAOF*. Par exemple, Abdoulaye Sadj a par la suite publié « Tounka : nouvelle africaine » en feuilleton dans *Paris Dakar*¹³, « Tragique hyménée » dans *Afrique Matin*¹⁴ ou encore « Un rappel de solde » dans *Bingo*¹⁵. *Bingo* a aussi publié de nombreuses nouvelles de son fondateur, Ousmane Socé Diop¹⁶.

¹⁰ Voir par exemple : KEITA (Abdoulaye), « De l'alphabétisation à la littérature, la prise de parole didactique par des écrivaines wolof », *Journal des africanistes*, vol. 83, n°1, 2013, p. 156-179. La bibliothèque du Centre de Linguistique Appliquée de Dakar conserve de nombreux documents relatifs aux recherches sur les langues et les littératures du Sénégal élaborés dans le but d'un enseignement scolaire. De nombreuses contributions aux revues scientifiques telles que le *BIFAN*, *Notes africaines*, ou encore *Le Chercheur* témoignent des réflexions sur les liens entre éducation et enracinement menées par la première génération de professionnels de la recherche.

¹¹ À ce sujet, voir dans le présent numéro l'article de Hans-Jürgen Lüsebrink, « *Le Bulletin de l'enseignement de l'AOF* : contraintes et potentialités créatives du paternalisme pédagogique colonial ».

¹² SADJI (Abdoulaye), « Sédhiou, capitale morte », *L'Éducation africaine*, n°109-110, 1944-1945, p. 37.

¹³ *Paris Dakar*, éditions des 3, 7, 10, 12, 17, 21, 24 sept. et 1, 5, 8, 12 oct. 1946, p. 2.

¹⁴ *Afrique Matin*, n°1 à 16 (sauf n°13), du 16 au 31 janv. 1948, p. 2.

¹⁵ *Bingo*, n°57, oct. 1957, p. 13, p. 28, p. 32 et p. 33.

¹⁶ « Tanor ou le dernier Samba Linguère : nouvelle », *Bingo*, n°3, avr. 1953, p. 20-21 et n°4, mai 1953, p. 18-19 ; « Penda », *Bingo*, n°5, juin 1953, p. 19 et p. 24. Ces quelques exemples, rencontrés au cours de nos propres recherches, ne composent pas une liste exhaustive.

Au-delà de l'époque coloniale, la presse a continué de jouer un rôle déterminant dans la vie littéraire au moment de l'indépendance. En consultant la revue sénégalaise *Awa* (1964-1973), que Ruth Bush et Claire Ducournau ont récemment numérisée et rendue accessible en ligne ¹⁷, on peut lire des nouvelles de Joseph Zobel et d'Abdou Anta Ka, ainsi que des contes de Birago Diop ¹⁸. Les approches historique et sociologique nous rappellent ainsi qu'il faut souvent se départir de ce que C. Labrune-Badiane et É. Smith nomment la « focalisation [...] sur le format canonique du livre publié » (p. 46) pour mieux saisir les dynamiques de l'écrit en Afrique. Ce constat pourrait être élargi à la littérature en langues africaines. Le premier journal entièrement rédigé en wolof, *Kàddu*, fondé par Sembène Ousmane et Pathé Diagne en 1971, a publié des contes, des récits anecdotiques, ainsi que la traduction d'un extrait de *Nini* d'Abdoulaye Sadjji ¹⁹. Ses pages ont été un laboratoire pour inventer une littérature moderne en langues africaines et tenter d'instaurer une autre culture de l'écrit.

Finalement, la plus importante leçon de l'ouvrage réside peut-être dans ce souci de décentrer le regard et de décloisonner les savoirs, reflété dans la section finale au titre double : « Sources et bibliographie ». Le recensement des archives consultées s'y articule à une imposante bibliographie qui rassemble des références à des écrits dispersés dans différents lieux de savoirs (institutions scolaires, universitaires, associations militantes, en Afrique, en Europe et aux États-Unis) et répartis entre divers champs disciplinaires. Ce répertoire qui donne un aperçu de l'étendue du champ de la recherche sur les cultures de l'écrit en Afrique est aussi, à l'image de l'ensemble de l'ouvrage, un précieux outil à consulter.

■ Alice CHAUDEMANCHE ²⁰

¹⁷ <https://www.awamagazine.org>. À ce sujet, voir le dossier « *Awa* : la revue de la femme noire entre presse et littérature », *Études Littéraires Africaines*, n°47, 2019, p. 5-60.

¹⁸ Joseph Zobel publie « Le cadeau » dans le n°1, janv. 1964, p. 27-28. Abdou Anta Ka publie « Alcool » dans le n°14, nov. 1965, p. 18-19. Birago Diop publie « Les proies de Bouki » dans le n°11, févr. 1965, p. 52-53, « Le débiteur » dans le n°13, oct. 1965, p. 38-39, « Le fils de Ngor » dans le n°1 de la Nouvelle Série, oct. 1972, p. 30-31 et « Gana l'exigeant » dans le n°3 de la Nouvelle Série, févr. 1973, p. 30-31.

¹⁹ *Kàddu* est paru de manière irrégulière entre 1971 et 1978 (une vingtaine de numéros au total), sous la forme d'un bulletin photocopié. La principale langue de rédaction était le wolof, avec une ouverture sur le peul, le sérère et le mandinka. La traduction en wolof d'un extrait de *Nini* est parue dans le n°2, janv. 1972, p. 9-10.

²⁰ Thalim / Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle.